

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 9 (1876)

Artikel: La société des frères de plymouth
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA SOCIÉTÉ DES FRÈRES DE PLYMOUTH ¹

Un système qui répudie toute prétention ecclésiastique et se propose de fondre toute distinction de secte dans le simple assemblage de ceux qui croient en Christ est bien propre à exercer sur certains esprits un charme vraiment fascinateur. Si d'ailleurs ce système se présente avec un air marqué de simplicité biblique, si ses disciples se distinguent par une apparence d'humilité, de sainteté et de zèle, l'attrait qu'il excite alors n'en est que plus prononcé. Si, de plus, il prétend offrir les derniers résultats d'une connaissance entièrement spirituelle de l'Écriture, à une époque prête à applaudir à tout essai de conciliation entre l'esprit des symboles de la réforme et le génie moderne du libre examen, ce système ne manquera pas de se créer un nombre imposant d'approbateurs. Le plymouthisme est apparu dans le monde chrétien avec tous ces

¹ *La Société des Frères de Plymouth*, leur système ecclésiastique et leur doctrine, accompagnés d'un essai historique, d'après un article de la *Quarterley Review*, octobre 1873.

La direction de la *Revue de théologie* éprouve le besoin de déclarer qu'en publiant cet article elle ne se tient nullement dispensée du devoir de faire un jour une étude complète et approfondie du même sujet. Le plymouthisme joue un trop grand rôle dans notre vie religieuse, il nous fait encore trop de mal pour ne pas demander un examen qui rende compte de ce phénomène moins étrange qu'il ne peut sembler au premier abord. C'est la faiblesse intellectuelle et théologique du Réveil qui a livré tant de gens aux entreprises de cette secte éminemment dissolvante. Fort de l'ignorance générale, le plymouthisme a cette supériorité redoutable que possèdent des hommes ne reculant devant aucune absurdité quand ils se trouvent en présence d'adversaires qui, tout en partageant les mêmes prémisses fausses, n'osent pourtant pas braver le bon sens et les sentiments chrétiens les plus authentiques.

C'est dire que le darbyisme, la forme la plus âpre et la plus sectaire du plymouthisme, ne pourra être combattu avec quelque efficacité que quand

avantages, il est depuis quarante ans à rôder autour de toutes nos églises en quête des saints de tous les systèmes. Jusqu'à quel point a-t-il réussi à réaliser les vues spirituelles de ses

on lui dénierait carrément les points de départ que le Réveil a eu le tort grave de lui concéder. Il faudra en finir avec un respect hypocrite de l'Écriture permettant de la tirer à soi au moyen d'une complaisante exégèse qui laisse le champ libre à la fantaisie individuelle et aux passions sectaires; on devra renoncer à la notion papiste de l'église que le plymouthisme a apprise de l'anglicanisme, son père nourricier; il conviendra de faire voir enfin que, tout en prétendant répudier l'élément humain, les darbystes le reproduisent sous les formes les moins aimables et les moins respectables. Il ne sera pas difficile d'établir qu'avec leurs hautes prétentions au spiritualisme les darbystes sont à bien des égards une secte éminemment cléricale, plus juive que chrétienne, reproduisant le légalisme accouplé à un incontestable manichéisme d'origine païenne, si bien qu'ils font revivre contre les diverses dénominations chrétiennes des haines, des animosités rappelant, à s'y tromper, le particularisme du judaïsme et des religions nationales du paganisme.

Si l'article que nous reproduisons n'aborde pas toutes ces graves questions, il a le grand mérite de nous faire assister à la dissolution du plymouthisme. Comme cela arrive toujours, la seconde génération renchérit sur la première. Les anciens plymouthistes avaient encore conservé quelque chose de l'esprit des dénominations diverses auxquelles ils avaient appartenu. Ici nous commençons à voir à l'œuvre les hommes qui, ayant été élevés exclusivement sous l'influence de la secte, en portent les fruits les plus authentiques. Rien de plus étroit, de plus âpre, de plus haineux que ces sectaires qui ont affiché la prétention de mettre un terme à toutes les sectes. Il devient évident pour tout le monde que ces hommes, qui se donnaient la mission de réunir les frères, sont en train de se déchirer à belles dents pour la moindre bagatelle et nous avec eux, si nous ne répudions avec décision et connaissance de cause les fausses prémisses que le Réveil leur a trop aisément concédées.

Nous en convenons, ce spectacle des déchirements du darbyisme ne suffit pas pour l'homme qui pense et entend se rendre compte des choses. Nous accordons même qu'il ne suffira pas pour prévenir de tomber dans le darbyisme bien des gens qui portent déjà les germes du mal. Il nous suffit que cette vue fasse naître chez les esprits intelligents le besoin d'une théologie à la fois chrétienne et rationnelle qui, en popularisant une notion spirituelle du christianisme, ne laisse plus personne exposé à la tentation de pareilles aberrations du sens individuel où l'orgueil du pharisien le dispute à l'étroit particularisme des païens, qui regardaient tous les étrangers comme des ennemis. Contre le plymouthisme les remèdes préventifs et l'hygiène religieuse sont seuls efficaces. Nous ne serons

fondateurs, c'est là la question à examiner. Ironie du cours des choses humaines ! Inauguré il y a une génération, sur la base d'une union universelle, il a eu pour dernier résultat une excommunication générale, et ses chefs qui, jadis, répudiaient l'esprit ecclésiastique comme le péché capital de la chrétienté, en sont venus à tous les vices du système abhorré, grâce à leurs prétentions exclusives relativement au ministère, à leur respect superstitieux pour la cène et à leur usurpation audacieuse de l'autorité et des privilèges du corps même de l'église. Chose plus remarquable encore, c'est au moment même où la « Société des Frères » subissait un démembrement, où ceux-ci, l'un après l'autre, l'abandonnaient avec dégoût, où l'un de ses principaux chefs émettait les hérésies les plus dangereuses sur la personne et l'œuvre du Rédempteur ; c'est précisément alors que le plymouthisme manifesta avec le plus d'arrogance et d'exclusisme ses prétentions ecclésiastiques. Tout leur magasin de paradoxes mystiques ou de banalités concernant « l'unité du corps » ne sauraient détruire l'effet accablant du témoignage de M. Dorman¹ : « Il n'est peut-être aucun mouvement religieux qui ait aussi bien réussi à manquer le but qu'il voulait atteindre ; au lieu d'union, il a produit une ample moisson des plus amères animosités, et, sous le spécieux prétexte de zèle pour Christ et d'intérêt pour la vérité, les contestations les plus vives, les divisions les plus envenimées. » Chose bien faite pour rabattre l'orgueil du chef qui, pendant des années, s'était plu à montrer du doigt le triste état d'un christianisme « partout en ruines, » c'est la main de John Nelson Darby lui-même qui a démoli l'orgueilleux édifice du plymouthisme et qui continue à en morceler les débris.

débarrassés de cette plante parasite qui vit sur notre corps malade que lorsqu'une saine théologie aura rendu à l'église la vigueur, la force et la santé. Soyons justes, les darbystes sont appelés à nous rendre d'éminents services par leurs extravagances de tout genre. De combien d'hommes qui les renient n'est-on pas en droit de dire qu'ils en seraient au même point s'ils avaient eu moins de bon sens, de tact chrétien que de logique !

¹ Pendant vingt-huit ans disciple de J. N. Darby.

L'attitude des Frères de Plymouth en face des églises n'est pas seulement celle d'un triste isolement, mais, depuis quelques années, c'est celle d'une hostilité aussi ouverte que haineuse. Leur esprit aussi bien que leur position dogmatique a singulièrement empiré. Il y eut un temps où ils permettaient à leurs convertis de demeurer dans l'église établie. Actuellement, leur politique est de se séparer entièrement de ce qu'ils appellent « le mal ecclésiastique. » Malgré les douces paroles dont ils daignent encore couvrir leurs approches insidieuses, le temps est venu, où, déserteurs de nos églises, ils nous assaillent avec toute l'amertume des apostats. De même que ce Walker¹, qui osait espérer que le Seigneur lui pardonnerait d'avoir appelé les méthodistes « mes chers frères, » ils évitent toute fraternité avec nous et déclarent l'Alliance évangélique un péché contre le Saint-Esprit. En attendant, leur unique souci est de former des églises aux dépens des églises, ou, pour nous servir des termes de M. Makintosh : « C'est aux saints engagés dans ces divers systèmes que nous nous adressons, ce sont eux que nous devons en dégager par tous les moyens spirituels, afin de les mettre à leur vraie place dans l'assemblée des enfants de Dieu. » Ils laissent aux églises la tâche pénible d'évangéliser les masses, et s'efforcent de nous enlever les membres les plus intelligents, les plus zélés de nos troupes, sans trop s'embarasser de cette délicatesse qui empêchait saint Paul de « bâtir sur le fondement d'autrui, » ni de ce zèle charitable qui lui faisait dire : « Quoi qu'il en soit, l'évangile est toujours annoncé, et c'est de quoi je me réjouis. » Bien qu'ils ne cessent de parler avec mépris du ministère d'un seul, parce qu'ils ne peuvent souffrir une institution qui, en donnant à un homme une position officielle supérieure, réprime par là les caprices de l'orgueil individuel, ils ne peu-

¹ Cet âpre sectaire était l'un des agrégés les plus savants de l'université de Dublin, dont il fut expulsé en 1804. Il nous dit naïvement : « Je ne saurais pallier *mon péché* en alléguant, ainsi que vous me le suggérez, que je me suis servi du terme de frère dans le sens général qu'il revêt quand on parle de son semblable. Je crains bien d'en avoir usé dans le sens plus spécial de la fraternité chrétienne. »

vent cependant se refuser à dire que c'est à ce ministère même qu'ils doivent leurs convertis. Or, est-il logique de leur part d'admettre que l'Esprit de Dieu honore par des succès un ministère qu'ils se plaisent pourtant à condamner comme une « coupable usurpation. » Non contents d'un esprit d'incessante agression contre les églises, ils leur font la guerre par les moyens les moins chevaleresques. Lorsqu'ils apparaissent dans un district, ils font état de prêcher simplement l'évangile, ils se donnent l'air le plus catholique du monde, ils se prévalent hautement du peu de cas qu'ils font des différences entre sectes; ils dissimulent avec soin dans leurs allocutions publiques les particularités ecclésiastiques ou doctrinales qui les distinguent et ne les dévoilent à leurs naïfs convertis que lorsque ceux-ci sont arrivés par « l'escalier dérobé » dans le cénacle du plymouthisme. Le mot d'ordre à l'intérieur est de garder, pour un temps encore, une certaine réserve avec les néophytes, jusqu'à ce que l'on ait atteint le résultat espéré et qu'on puisse enfin les séparer définitivement de leurs troupeaux respectifs ¹. En somme, leur conduite envers celles-ci est trop agressive pour qu'on se résolve à fermer les yeux ou qu'on les encourage; le temps est venu de parler nettement de leur caractère propre et de leurs doctrines.

I. Nous nous proposons de raconter dans les pages suivantes l'origine des Frères de Plymouth et d'y présenter un aperçu de leurs doctrines essentielles. Bien qu'ils tirent leur nom d'une ville du sud de l'Angleterre, leur véritable berceau est Dublin, centre fécond de mouvements séparatistes pendant les premières années du siècle ². Le fondateur du plymou-

¹ Un des Frères répond à cette allégation : « On nous accuse de garder une réserve jésuitique relativement à nos opinions particulières..., mais, dans notre enseignement général et dans nos prédications, nous cherchons à exposer les vérités fondamentales de l'Évangile. » Voilà une réponse assez jésuitique; il ne s'agit point ici de leur enseignement public, mais de ce qu'ils enseignent en particulier.

² Les partisans de Walker et de Kelly, deux sectes de tendances parentes, apparurent à Dublin au commencement du siècle. Le fondateur de la première, le rev. J. Walker, abandonna son titre et fonda une chapelle où il prêchait la théologie de Sandeman, mais sans prières ni

thisme ne fut, à ce qu'il paraît, ni M. Darby, ni M. Newton, mais M. A.-N. Groves, homme pieux quoique assez excentrique dans ses vues ecclésiastiques. Il exerça la profession de dentiste à Exeter ; néanmoins on le voit en 1829 suivre à Dublin les cours du collège de la Trinité dans le but de devenir ministre de l'église anglicane. Là, il se lia avec un certain nombre de chrétiens de cette église auxquels il suggéra l'idée de se réunir chaque dimanche pour prendre la cène du Seigneur. Cette proposition semble avoir été l'occasion de la fondation de la société plymouthiste, dont les principaux membres à Dublin furent : MM. Groves, Bellet, Hutchinson et Cronin. A cette époque, ils n'avaient nulle intention de faire la guerre à l'église établie pas plus qu'aux dissidents ; et d'autant moins, que plusieurs membres de la nouvelle association appartenaient au clergé et que tous continuaient à fréquenter de temps à autre le culte de l'établissement national. M. Groves déclarait que le principe de leur union était « la jouissance d'une vie de communion » et que les disciples doivent, comme le Maître, « supporter avec patience les erreurs de leurs frères. » Bientôt après, il quitta Dublin pour entreprendre une mission en Perse avec M. Cronin, médecin des environs de Londres, M. Parnell depuis lord Congleton et le docteur Kitto, bien connu par ses travaux bibliques. A cette époque, J.-N. Darby se rattachait encore à l'église anglicane comme pasteur de Wicklow ; mais vers 1832, il quitta son ministère et se joignit aux Frères de Dublin.

Peu après la fondation de la société de Dublin, une société du même genre se formait en 1831, à Plymouth. Elle acquit bientôt assez d'influence pour donner son nom à toute la secte. Les chefs en étaient : Benj.-W. Newton agrégé au collège d'Exeter, Wigram, Harris, Soltau et Trégelles. Ici, du moins

cantiques. Sa société était « la seule église scripturaire de Dublin, » bien qu'elle ne comptât qu'une centaine de membres douze ans après sa fondation. Sectaire prononcé jusqu'à la fin, il mourut en 1833, léguant aux membres de son troupeau toute l'étroitesse de ses vues. Le Rév. Th. Kelly, jadis membre du clergé anglican, était un homme de dispositions beaucoup plus larges. Il est mort en 1855 et a laissé plusieurs beaux cantiques.

pendant trois ou quatre ans, il ne paraît pas qu'il y ait eu de ministère proprement dit. M. Newton y exerçait l'office de président des anciens avec pouvoir « de s'opposer à tout ce qui ne tendait pas à l'avantage ou à l'édification de chacun. »

La société de Bristol, à laquelle se rattachent les noms de Müller et de Craik, ne doit point son origine à celle de Plymouth ou de Dublin. Il est en effet bien certain que ces Frères avaient rompu le pain et exercé un ministère public à Teignmouth, plus de trois mois avant la formation de la société de Plymouth. Lorsque M. Craik fut invité à venir à Bristol en 1832, il y consentit, à condition que M. Müller l'accompagnerait ; et ce fut la même année que les sept premiers membres de la société furent reçus à Béthesda, cette chapelle qui, depuis, a donné son nom à l'une des controverses les plus âpres dont l'histoire ecclésiastique fasse mention.

Il ne semble pas que jusqu'en 1836, il se soit opéré de changement essentiel dans la constitution assez large de la société de Plymouth ; mais vers cette époque, les anciens principes furent complètement altérés et remplacés par un esprit ecclésiastique aussi arrogant qu'exclusif. M. Groves, revenu de Perse, représenta alors avec énergie à M. Darby, auteur de ces innovations, les dangers qu'elles faisaient courir à la société. « Encore quelques pas, lui écrivait-il, et vous verrez surgir au milieu de vous tous les abus du système dont vous vous êtes séparé. Grâce à la transformation qui s'est opérée, il est moins question aujourd'hui, pour vos petits groupes, d'être les témoins de simples et glorieuses vérités, que d'attaquer tout ce qu'ils considèrent comme erreur ; c'est, à mon jugement, les abaisser du ciel en terre dans leur position de témoins. » Il terminait en disant : « Les uns m'empêchent de prendre la cène avec les Ecossais, parce que les vues de ces derniers ne sont pas scripturaires ; d'autres, avec vous, en raison de vos idées sur le baptême ; d'autres enfin, avec les chrétiens de l'église anglicane, à cause de leurs erreurs sur le ministère. Grâce à mon point de vue, je fraternise avec eux tous ; mais s'agit-il d'appliquer votre principe du *témoignage contre le mal*, je me vois obligé de les repousser tous. »

Neuf ans s'écoulèrent sans que des disputes temporaires pussent rompre l'unité ; mais les prévisions de M. Groves allaient se réaliser à Plymouth même. C'est là qu'éclata, à la confusion d'une secte sans cesse occupée à reprocher à la chrétienté d'être divisée, une rupture qui eut pour résultat la formation des trois partis de Darby, de Müller et de Newton. Le docteur Trégelles, jadis plymouthiste, nous dit qu'elle eut pour cause une divergence d'opinion entre Darby et Newton sur l'interprétation des prophéties. Le premier soutenait que la venue du Seigneur auprès des siens serait secrète et que les saints seraient ravis dans le ciel avant la manifestation de l'Antichrist ; le second, que la venue du Seigneur serait éclatante et qu'elle aurait lieu après l'apparition de l'Antichrist. Cette différence d'opinions ne pouvait autoriser ni une scission, ni une accusation d'hérésie, puisqu'en vertu même des principes à la base de la société, on pouvait varier de vues dans les questions théologiques ; toutefois, l'occasion de rompre cette unité si vantée ne tarda pas à se présenter. En avril 1845, M. Newton publia un certain nombre de propositions dans lesquelles il cherchait à caractériser les principales doctrines de l'église réformée ; il signalait en même temps les hérésies qui se manifestaient déjà parmi les Frères. On s'efforça de parer le coup en le détournant sur M. Newton, qui ne tarda pas à être accusé d'hérésie pour s'être servi, dix ans auparavant, dans une polémique contre l'irvingisme, d'expressions hasardées sur l'humanité de Christ. Peu importait aux accusateurs d'avoir eux-mêmes colporté cet écrit dix années durant, sans y trouver rien à redire ; peu leur importait que M. Newton lui-même l'eût retiré de la circulation et déclaré que si l'on avait pu en tirer des conclusions erronées, il n'en adhérerait pas moins aux doctrines reçues sur la personne de Jésus-Christ ; les disciples de M. Darby avaient résolu de se séparer. Le schisme eut enfin lieu et leur chef s'en alla établir « sa table ¹ » dans un autre quartier de Plymouth. Newton, malgré ses explications, fut attaqué par ses adversaires avec une ma-

¹ Les plymouthistes considèrent la chaire comme un outrage fait à l'Esprit saint.

lignité rare, et depuis, dénoncé sans relâche comme l'ennemi par excellence de l'église de Christ ¹.

Les plans de Darby furent contrariés par les frères de Bristol qui ne se croyaient pas appelés à condamner des opinions qui n'avaient pas été émises devant eux. Aussi furent-ils à leur tour immédiatement excommuniés ; dès lors, Béthesda devint le synonyme de « perversité et de blasphème. »

Le caractère moral de la discipline, établie par M. Darby dans l'intérêt de la vérité et de la piété, se trouve retracé en ces termes par M. Groves :

« Que dire d'une discipline maintenue par la fausseté et la suppression de la vérité ; que dire d'un système qui ne se soutient que par de pareils moyens ? C'est ainsi que ces théories, qui se vantaient de dispositions toutes spirituelles, ont produit un système qui met en œuvre les pires des vices de la nature humaine pour en faire une condition de fraternité et de parti-

¹ Bien que M. Newton ait retiré toutes les expressions inculpées et ne s'en soit jamais servi depuis, on ne cesse de le traiter en ennemi. Ses accusateurs continuent chaque année à considérer sa rétractation comme nulle et non avenue. Non-seulement ils se refusent à toute communion avec lui, mais avec tous ses partisans, à moins qu'ils ne répudient des doctrines qu'il a toujours expressément rejetées. Et même M. Dorman, longtemps partisan, mais aujourd'hui adversaire de M. Darby, n'a pas eu la loyauté de condamner un semblable procédé. C'est ce qui fait dire à M. J. Cox que M. Darby a toujours eu pour aide dans la propagation de ses fâcheuses doctrines, aussi bien que dans ses incessantes persécutions contre M. Newton, bon nombre de personnes qui, comme ce dernier, ont subi l'excommunication. Cependant, malgré trente années d'accusations répétées, aucune parole d'irritation ne se rencontre dans les nombreuses brochures publiées par M. Newton. Depuis 1845, il a cessé d'avoir des relations avec les Frères, et maintenant il est à la tête d'une congrégation à Bayswater. On aurait tort de le considérer comme appartenant aux Frères de Plymouth dont il diffère entièrement, soit pour la doctrine, soit pour le ministère. Il a une chapelle et une chaire, et préside seul les services. Pendant plus de trente ans, il a combattu avec éloquence le ritualisme, le rationalisme et le marcionisme, et peut être considéré comme un des principaux représentants de la saine théologie de la Réforme. L'hostilité de M. Darby ne peut s'expliquer qu'en vertu de l'adage : « *Ottomanorum more regnare non possunt nisi quum fratres omnes contrucidaverint.* »

cipation à la cène du Seigneur ; un système qui calomnie des hommes pieux, les accuse de blasphème et fait de l'admission même de ces calomnies la raison d'être de membre de l'église. »

Mais les Frères de Plymouth n'en étaient pas au bout de leurs divisions. En 1866, le capitaine Hall, M. Dorman et d'autres, se séparèrent des darbystes au sujet d'une théorie mal fondée de Darby sur les souffrances de Christ. Il en établissait trois catégories, dont la dernière comprenait celles qui n'avaient aucune valeur expiatoire. Il reconnaissait cependant que sa théorie ne trouvait aucun appui dans les textes du Nouveau Testament ; aussi ne la maintenait-il que sur une interprétation arbitraire des psaumes. Au reste, que lui importaient les conséquences ? M. Darby repoussera avec la plus froide indifférence ses disciples les plus dévoués, du moment qu'ils oseront juger ou simplement mettre en question la vérité de ce qu'il écrit.

Nous croyons M. Darby très sincère dans toutes ses opinions, aussi bien que dans sa politique étroite et exclusive ; mais à un esprit impérieux, il joint une énorme dose de cette confiance en lui-même que Carlisle attribue à Fox le quaker. Comme chef de parti religieux, il a plus de pouvoir que tous les évêques d'Angleterre ensemble, et sa position au milieu des Frères tient plus d'un directeur spirituel ou d'un père jésuite qui tranche les cas de conscience, que d'un simple soutien de la foi. Ses écrits, d'un style détestable, sont aussi peu connus que ceux d'Occam aux lecteurs de journaux religieux. Autant que nous pouvons en juger, c'est un homme d'une volonté de fer, sans entrailles ni sympathie, et qui parle à ses disciples sur ce ton-ci : « Si je m'attaque à mes adversaires qui servent d'instrument à Satan et qui continuent à me faire la guerre, je déclare ici que je ne les épargnerai pas. » Sa controverse est d'un langage très simple, mais on sent qu'avec le progrès des dissensions, son caractère s'est trempé d'une certaine amertume. Il est triste de voir un chef de parti religieux qui commença, il y a quarante ans, sa carrière avec la prétention d'être le plus large des chrétiens, ne s'adresser maintenant

aux églises que sur un ton uniforme de condamnation, et le corps qu'il représente devenir la plus exclusive des sectes, après avoir, à ses débuts, proscrit l'idée même de la secte.

II. Il est difficile de rendre compte de leurs doctrines et des particularités de leur système. Le faire en abrégé nous exposera probablement à omettre quelque point imperceptible à l'œil d'un profane ; citer des passages, nous fait courir le risque d'être accusé de les choisir mal ou de les altérer en les privant de leur entourage. Nous nous efforcerons cependant de mettre toute l'impartialité possible dans notre travail. La tâche de la réfutation est heureusement devenue plus simple et plus aisée, depuis que les Frères, maintenant divisés, se critiquent entre eux avec une verdeur que n'ont jamais offerte au même degré leurs controverses avec les églises.

Leur idée fondamentale est que la chrétienté est en « décadence, » que la meilleure preuve de ce fait, ce sont les divisions qui y règnent. Dans cet état de choses, tous les efforts accomplis par les églises pour relever ces ruines sont non-seulement un péché, mais une tâche au-dessus de leurs forces. Tout ce que les croyants ont à faire, c'est de se retirer de tout ce qui s'appelle église. Il s'agit donc pour eux « petit nombre de pécheurs sauvés par grâce, de se séparer de tout *mal ecclésiastique*, de ne reconnaître d'autre puissance d'union que le Saint-Esprit, d'autre centre que le nom de Jésus-Christ et d'autre profession de foi que la parole de Dieu. » L'appel à adresser à toutes les églises est par conséquent : « Sortez du milieu d'elles et vous en séparez et ne touchez à rien de ce qui est impur. » Le plymouthisme étant la seule base d'union possible pour tous les chrétiens, son œuvre spéciale aura pour but de « diviser les soi-disantes églises, d'en troubler la tranquillité et d'en faire sortir les vrais disciples. » C'est là, ce nous semble, un système moins arrogant peut-être dans ses prétentions, que contraire au christianisme par ses funestes conséquences. Ayant dès l'abord enseigné que c'est un péché d'essayer de rétablir l'église, on conçoit que les plymouthistes ne nous parlent plus de l'église du Seigneur, mais de « l'assemblée de Dieu » et qu'ils enseignent que la vraie idée

de cette assemblée, perdue depuis dix-huit cents ans, a été retrouvée par eux dans les pages du Nouveau Testament. Pour eux, il n'existe absolument rien entre saint Jean l'évangéliste de Patmos et John-Nelson Darby, de Plymouth.

Les Frères définissent d'une manière assez singulière l'église de Dieu, ou comme ils préfèrent l'appeler, l'assemblée de Dieu. « C'est le lieu où le peuple de Dieu doit être ; c'est l'assemblée réunie par Dieu le Saint-Esprit autour de la personne de Dieu le Fils, pour adorer Dieu le Père et être en communion avec lui. » « C'est l'unité vivante et actuelle avec Christ, et l'unité mutuelle de tous ceux qui y sont préparés par le Saint-Esprit depuis la résurrection de Jésus-Christ. » Remarquons que les saints de l'ancienne alliance se trouvent exclus de l'église par cette définition qui ne répond d'ailleurs nullement à la triple acception du mot église dans les Saintes-Ecritures. Elle désigne en effet : ou le corps entier des croyants vivants et morts, « l'église de Dieu qu'il a rachetée par son propre sang ; » ou le corps des croyants existant dans un temps quelconque, « ne donnant aucun scandale à l'église de Dieu ; » ou enfin, le corps des chrétiens dans un lieu donné, « l'église de Dieu qui est à Corinthe. »

Les Frères entendent-ils par « assemblée de Dieu » l'église universelle ou l'église invisible dont tous les croyants font partie ? Nullement, car ils ne pourraient dire alors que c'est « le lieu où le peuple de Dieu doit être. » Si d'une part, tout croyant est membre de l'église de Dieu, et que d'autre part, l'assemblée de Dieu soit le lieu où s'assemblent tous les enfants de Dieu, que de vrais croyants s'en trouveraient exclus ! D'ailleurs si l'assemblée de Dieu est une société qui se rencontre en un certain lieu, que devient cette assemblée de Dieu, lorsque chacun s'en retourne chez soi ? Il n'y a plus alors que des croyants isolés, l'église elle-même a disparu. Nous pourrions demander aussi : où se trouvait cette assemblée de Dieu jusqu'en 1830, époque où apparut le plymouthisme ? Les Frères ont sur ce point une réponse toute prête. « Nous la trouvons dans les temps apostoliques et aujourd'hui dans les pages du Nouveau Testament. » N'a-t-elle donc pas existé avant que ces

pages fussent écrites et pouvons-nous croire qu'il n'y ait point eu d'église au monde depuis dix-huit cents ans ? Les Frères nous répondent qu'il y a eu des croyants, mais pas d'église, bien que, selon eux, tout croyant soit membre du corps de Christ qui est son église.

Ils insistent sur ce que les grandes divisions de la chrétienté sont incompatibles avec l'unité d'un « seul corps, » avec l'unité de l'Esprit essentielle à l'existence de l'église. Quoi ? l'unité de l'Esprit aurait donc manqué à l'église depuis dix-huit siècles, et n'y aurait reparu que depuis quarante ans ! Est-il nécessaire de dire que cette unité de l'Esprit, dont parle saint Paul aux Ephésiens ne se rapporte ni à l'unité d'organisation, ni même à celle d'opinion sur tous les points de doctrine ? Il n'y avait en effet qu'une église à Ephèse au temps de l'apôtre et la forme même de son injonction : « vous efforçant de conserver l'unité de l'Esprit » implique l'existence de divergences. En effet, ce ne sont pas celles-ci qui troublent l'unité ; ce qui la compromet, c'est la détermination arrêtée de ne point les tolérer. De fait, cette unité lie tous les croyants, même ceux qui sont excommuniés, et il n'est pas d'action ecclésiastique capable ou de l'établir ou de la ruiner ; c'est un lien que l'homme n'a le pouvoir ni de former ni d'anéantir.

On nous dit que le principe de l'unité c'est « la séparation d'avec le mal ; » mais l'auteur de cette idée nouvelle, M. Darby, ne définit point ce mal, il n'explique point non plus ce qu'il entend par séparation au sens de l'Écriture. Il y a eu un temps où il disait : « Il n'est à ma connaissance pas un seul cas où la corruption d'une institution soit un motif pour l'abandonner¹. » Son principe destiné à réaliser l'unité de l'église est en soi un dissolvant des plus énergiques. Est-ce que le rejet de l'arianisme par les protestants et les catholiques établit entre eux un lien bien intime ? Une communauté de croyances, une commune affection, voilà un vrai principe d'union. De fait, le principe darbyste a multiplié les séparations et jeté la division parmi les saints, même dans les relations privées, de sorte que dans une même maison on s'est séparé, non parce que l'un

¹ *Oeuvres de Darby*, tome IV, pag. 436.

croyait et que l'autre ne croyait pas, mais pour de simples différences sur des points de doctrine, de culte ou de discipline.

C'est par la mise en œuvre rigoureuse et incessante de ce moyen : « Séparation du mal principe divin d'unité, » que les Frères tâchent d'attirer à eux des prosélytes de toutes les églises. On s'appuie il est vrai du passage : « Sortez du milieu d'eux et vous en séparez, » mais on en abuse. Saint Paul, en effet, n'ordonne pas aux croyants de se retirer de la société visible de l'église de Corinthe où il y avait sans doute des infidèles, puisqu'il s'y trouvait de faux prophètes ; ce qu'il veut, c'est que le chrétien n'ait rien de commun avec les pratiques et les sacrifices des païens. Nulle part, sans doute, l'Écriture ne sanctionne l'union entre fidèle et infidèle ; mais doit-on retrancher du corps de Christ et malgré la confession formelle de leur foi, des personnes dont une partie est simplement accusée d'infidélité ? En réalité, les églises des Frères ne sont pas plus pures que les autres, car en dépit de la rigueur de leur discipline, elles se composent des deux classes de personnes que l'on retrouvera jusqu'à la fin du monde dans toute assemblée. Ils ont introduit dans la leur tout le mal qu'ils ont voulu éviter additionné de toutes les misères qui leur sont propres. M. Makintosh a beau dire que « la tension de l'atmosphère de l'assemblée de Dieu la préserve des charnels, des avarés, des mondains, des indifférents, des personnes sans principes ; » mais comment se fait-il qu'elles aient pu cependant s'y introduire et que la pureté de cette atmosphère ne les en ait pas écartées ?

Considérons maintenant un caractère essentiel à leur idée de l'église savoir : que leurs assemblées sont présidées par le Saint-Esprit. « Le Saint-Esprit, disent-ils, préside notre assemblée ; ailleurs, c'est un homme qui en usurpe la place ; or, un homme n'a le droit de jouer que le rôle qui lui est assigné par l'Esprit, » etc. Mais l'Écriture ne fait nulle part mention de la présidence du Saint-Esprit dans l'assemblée ; de plus, si durant dix-huit siècles, toutes les églises ont de fait méconnu ce principe, comment s'expliquer que l'Esprit les ait cependant

si richement bénies, bien qu'elles semblassent d'accord pour lui ravir l'honneur qui lui est dû ? M. Makintosh ne cite que deux textes à l'appui de cette présidence : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » C'est un passage qu'ils répètent à satiété dans tous leurs écrits. Il y occupe vraiment la place d'honneur ; ce qui peut étonner, quand on songe qu'ils le tirent d'un évangile selon eux « excessivement juif. » On nous dit bien que ce texte est « antérieur à la formation de l'église et, par conséquent, indépendant de sa chute et qu'il s'applique aux Frères d'aujourd'hui réunis au nom de Christ au milieu de l'apostasie générale ¹. » Mais si ce passage fait allusion à une présidence quelconque, c'est sans doute à celle de Jésus-Christ et non à celle du Saint-Esprit. De plus, quel privilège ce passage peut-il conférer aux Frères, que ne possèdent aussi d'autres chrétiens réunis au nom de Christ ? En effet, il ne s'agit ici que de la puissance de la prière et de rien d'autre. C'est le passage le moins ecclésiastique de l'Écriture et il ne se rapporte en aucune façon à la manifestation des dons ou au ministère. Notre Seigneur n'y fait nulle allusion au Saint-Esprit, mais à l'efficacité de la foi en son nom ; et c'est cette condition qui détermine incontestablement la valeur de l'assemblée. On prétend que ce texte ne se rapporte pas à l'objet pour lequel deux ou trois se réunissent, mais plutôt au principe en vertu duquel ils le font. Nous soutenons qu'il se rapporte aux deux ; et si l'on en juge par le verset précédent, on pourrait affirmer qu'il se rapporte à la prière seule. Mais quand M. Makintosh dit que le Saint-Esprit rassemble des âmes pour Christ sur le fondement du salut et que partout où elles se réunissent, là est l'assemblée de Dieu, » il introduit dans les paroles de Christ un élément qui leur est entièrement étranger et qui en trouble la vraie signification. Et lors même que nous leur accorderions cette interprétation, est-ce qu'un seul passage, tiré d'un livre « extrêmement juif, »

¹ Si ce texte a survécu à l'apostasie de l'église, il doit en être de même de l'évangile de saint Matthieu, du discours sur la montagne et de l'oraison dominicale, qui, suivant les Frères, ne regardent pas les chrétiens actuels.

paralyserait l'effet de tous ceux qui ont trait à l'église et à son ministère dans les autres livres bibliques qui, eux aussi, appartiennent à ce que les Frères appellent la dispensation de l'Esprit ? Comment s'est-il fait que ce passage ait en quelque sorte sommeillé durant tout le ministère des apôtres pour ne reprendre vie que lorsque toutes les institutions de l'église apostolique auraient disparu ? Voilà le point embarrassant. L'église en effet possédait ce texte, elle se réunissait au nom de Jésus durant les temps apostoliques, lorsque saint Paul écrivait aux Ephésiens en leur donnant ce long catalogue de fonctions que l'on trouve au chap. IV, et lorsqu'il écrivait à Timothée au sujet des anciens et des diacres. Peut-on croire que Jésus ait bouleversé tout l'enseignement que fournissent les épîtres sur le ministère ? Quoi, l'admirable tableau des vertus que doit posséder un évêque n'a-t-il été tracé que pour offrir aux âges futurs l'intérêt de curiosité que peut éveiller un antique document ? Un des Frères nous dit : « Le Seigneur, prévoyant les divisions de l'église, a sagement évité de perpétuer un ministère qui, en pratique, devait être frappé de nullité par la malice des hommes. » Mais si le Seigneur a prévu des divisions, pourquoi instituait-il un ministère ; et s'il ne voulait pas que l'institution des évêques et des diacres survécût à l'âge apostolique, qu'était-il besoin ne nous retracer leurs qualités ? Nous disons que si ces charges ont été utiles aux jours des apôtres, elles le sont beaucoup plus maintenant ; aussi, n'est-il pas de sage administrateur qui ne sente que ce serait la pire des mesures que de renverser, en face de divisions probables, une institution destinée à maintenir l'unité.

Quelle est la nature particulière de cette présidence que l'Esprit exerce dans les assemblées de Frères et nulle part ailleurs ? Si le Saint-Esprit « choisit sur-le-champ celui qui doit parler et fixe de même le temps du culte ainsi que celui de la cène, » comment se fait-il que les Frères se réunissent toujours comme les autres chrétiens, exactement à la même heure ? Pourquoi apporter avec eux un livre de cantiques composé par un homme et sur des mélodies tout humaines ?

Le nombre de ces hymnes est limité, par conséquent, l'Esprit se trouve astreint à cet arrangement, car il ne saurait choisir un mètre auquel ne s'adapterait aucune mélodie connue. Et s'il est raisonnable de se servir d'un choix de cantiques préparé d'avance, pourquoi ne le serait-il pas de préparer un discours à la maison? Le Saint-Esprit serait-il incapable de fournir des pensées édifiantes hors de l'assemblée? Ne s'est-il engagé à exercer son influence que lorsque la réunion est ouverte? « Je me suis souvent demandé, dit M. Rees, si c'était bien le Saint-Esprit qui poussait le frère B. à choisir tel chapitre, ou le frère D. à indiquer telle ou telle hymne; comment arrive-t-il aussi que vos docteurs soient des ex-ministres, des nobles, des officiers de marine ou d'infanterie, c'est-à-dire, des personnes qui ont de l'éducation.... pourquoi, je le demande, vos conducteurs n'appartiennent-ils pas à la classe ouvrière? »

M. Newton disait un jour, qu'avant de s'approcher de la table du Seigneur, il n'avait pas cru mauvais de préparer ce qu'il avait à dire aux fidèles. Le frère Haffner en fut si scandalisé qu'il s'écria : « C'est avec une profonde humiliation que je me présente devant Dieu pour avoir si longtemps gardé le silence sur la conduite d'un pauvre frère dont la façon d'agir prouve assez qu'il nie la réalité de l'enseignement et des directions du Saint-Esprit. » M. Newton eût commis un homicide, que son crime n'eût pas paru plus énorme.

Maintenant, laissons les juges compétents nous parler du caractère de cette prédication que l'on attribue au Saint-Esprit. Un ex-ministre disait : « J'ai toujours cru que les Frères parlaient par inspiration jusqu'au moment où je les ai entendus citer à faux l'Écriture Sainte. » Le capitaine Hall, autrefois darbyste, s'indigne à la pensée de les voir mettre sur le compte du Saint-Esprit ce qu'il appelle « leurs bagatelles. » Un autre parle avec un vrai dédain « d'une assemblée sans tête, d'un ministère du premier venu et d'un culte sans ordre préalable. » Un autre se plaint de ce qu'au lieu d'un Esprit qui « les guide et les contrôle, ils agissent comme s'ils guidaient et contrôlaient l'Esprit. » Enfin, M. Dorman, ancien darbyste, nous dit à

son tour : « Il était facile de décrier le ministère d'un seul homme, mais il est permis de se demander si l'on a paré à ce mal par le ministère de *personne* ; et quoiqu'on nous parle de prédicateurs divinement enseignés, de pasteurs divinement doués dans l'assemblée, on oublie trop, s'il en est de tels, qu'on ne connaît que ceux *qui ont fait le système* et non ceux *que le système a faits*, à moins que ce ne soient ces malencontreux qu'on nous représente comme « ayant la passion de s'entendre parler » et qui considèrent l'assemblée comme un lieu où ils pourront faire figure, sans se donner beaucoup de mal. »

La doctrine de la présidence de l'Esprit est sans doute incompatible avec celle d'une consécration. « Le choix de pasteurs est un empiétement audacieux sur l'autorité du Saint-Esprit. » La loi du ministère est supposée contenue dans le XIV^e chap. de la première aux Corinthiens ; cependant, chose étrange, le Saint-Esprit n'y est pas nommé une seule fois, tandis que le XII^e chapitre, qui détermine ses opérations dans l'église, ne le mentionne pas moins de onze fois. Les observations du capitaine Hall sur ce sujet sont propres à faire réfléchir.

« Ce qui m'inquiète, c'est de vous voir appliquer aux autres en toute liberté, et pour prouver ce qui leur manque, les chap. XIII et XIV de l'épître aux Corinthiens ; mais lorsqu'on les tourne contre vous, vous récusez la justesse de leur application à l'époque présente. Si l'on peut se servir de la Bible contre les autres dans le tableau qu'elle nous donne de l'église apostolique, nous devons aussi nous juger par elle avec la même rigueur. »

M. Darby admet positivement que quelques-uns des dons mentionnés au XIV^e chapitre de l'épître aux Corinthiens n'ont point passé jusqu'à nous ; néanmoins il tourne sans autre ce passage contre l'idée du ministère d'un seul, institution en usage dans l'église depuis dix-huit siècles. Mais est-il donc si évident que ce passage sanctionne le ministère du premier venu ? Quand l'apôtre dit : « Vous pouvez tous prophétiser, il ne s'adresse pas aux saints en général, mais aux prophètes qui se trou-

vaient parmi eux. En effet, il demande: « Tous sont-ils prophètes, » et ajoute: « Que deux ou trois prophètes parlent; » puis encore: « Les esprits des prophètes sont sujets aux prophètes, » ce qui implique l'existence d'un corps distinct de prophètes dans l'église de Corinthe. C'est un fait significatif que la première à Timothée, où l'apôtre énumère avec tant de soin les diverses qualités que doivent posséder l'évêque et le diacre, a été écrite huit ans après la première aux Corinthiens. Ce fait réduit à néant l'idée impie que l'apôtre, en raison des erreurs auxquelles auraient conduit ses vues sur le ministère, aurait abandonné dans la deuxième à Timothée tous les enseignements qu'il avait donnés sur ce sujet dans la première ¹.

Les Frères ne nient pas qu'au temps où les prophètes exerçaient leurs dons à Corinthe, il n'y ait eu des anciens qui exerçaient leur autorité au milieu des églises nouvellement fondées. Ils prétendent qu'à l'époque apostolique le ministère d'un seul n'existait pas, car, s'il eût existé, les épîtres auraient été adressées aux pasteurs et non pas aux simples membres. Mais ils oublient que des quatorze épîtres de Paul, une est adressée à Tite, deux à Timothée et une à l'église de Philippiques, aux évêques et aux diacres. D'autre part, il n'y a pas moins de sept épîtres adressées par notre Seigneur Jésus-Christ aux sept églises d'Asie qui obéissaient au ministère d'un seul, puisque l'ange désigne évidemment un ministre, ce qui n'empêche pourtant pas les Frères de stigmatiser cette charge comme « une audacieuse usurpation de l'autorité du Saint-Esprit. »

Ils enseignent qu'une fois l'assemblée constituée, la prédication de l'évangile comme offre du salut aux pécheurs est un véritable hors-d'œuvre et que la fraction du pain, le premier jour de la semaine, est l'objet essentiel des réunions de l'église. Ils se fondent sur une distinction entre l'œuvre du pasteur et

¹ L'apôtre, loin de donner le moindre signe d'un changement de vues, dans la deuxième épître à Timothée conseille à son disciple, en vue du maintien du ministère, de confier la vérité à des hommes fidèles, capables de l'enseigner aux autres. (2 Tim. II, 2.)

celle de l'évangéliste ; ils prétendent que la première qui consiste à édifier les croyants (*προφητευσειν*) diffère de la seconde qui a pour objet de prêcher l'évangile aux pécheurs (*εὐαγγελιζειν* ou *κηρυσσειν*). Mais cette distinction ne repose sur aucun fondement. Saint Paul, en effet en s'adressant aux saints de Rome et de Corinthe, se sert des deux derniers verbes dont les Frères restreignent le sens à l'évangélisation des inconvertis¹.

Nous n'admettons point que l'objet essentiel des réunions de l'église soit la fraction du pain ; en effet, Paul *prêcha* jusqu'à minuit à Troas dans la maison où les disciples s'étaient rassemblés pour rompre le pain. (Act. XX, 7.) D'ailleurs, suivant Act. II, 41, le but de toute assemblée était, outre la fraction du pain, l'union fraternelle, la prédication et la prière. On ne trouve nulle part dans l'Écriture l'ordre d'une célébration hebdomadaire de la sainte cène. La parole de Jésus-Christ : « Toutes les fois que vous mangerez de ce pain, » laisse à l'église le soin d'en régler la fréquence. Rien ne prouve, de plus, que le repas sacré n'ait eu lieu que le jour du Seigneur et que la coutume de Troas fût celle de toutes les églises, sans compter que le passage Act. II, 42-46, nous présente la sainte cène comme une pratique de tous les jours. Pourquoi d'ailleurs les Frères, qui se vantent de suivre si exactement les usages apostoliques, rompent-ils le pain le matin, en dépit de ce qui se passa à Troas et contre l'exemple donné par le Seigneur à l'époque de l'institution du repas sacré ?

Les Frères nous reprochent le traitement des pasteurs comme contraire à l'Écriture. Le docteur Davis affirme « qu'il ne connaît aucun exemple dans tout le Nouveau Testament qui puisse justifier un ministère salarié. » Cependant, selon

¹ Les frères s'opposent à la présence des infidèles dans leurs assemblées et refusent de prier avec eux. C'est pourquoi plusieurs d'entre eux ont cessé d'adorer Dieu avec leurs familles, bien que Jésus doive avoir souvent prié avec Judas Iscariot. Edwards, dans sa *Gangrène* (1646), nous parle d'une abstention du même genre chez les sectaires de son temps. « Des femmes ne voulaient plus, dit-il, prier avec leurs maris, ni d'autres s'asseoir à table pendant qu'ils rendaient grâces ; des domestiques refusaient de se joindre aux prières de leurs maîtres. »

eux, les évangélistes itinérants sont au bénéfice du principe que « celui qui prêche l'évangile doit vivre de l'évangile. » Nous avons toujours pensé que ce passage de 1 Cor. IX; 14, ne souffrait pas d'exception; mais un ingénieux Frère nous affirme que ce verset ne saurait s'appliquer aux pasteurs, puisqu'il n'y est question que de la prédication de l'évangile aux païens. Cette idée repose sur la distinction évidemment arbitraire entre les expressions prêcher l'évangile aux croyants (*προφητευσειν*) et le prêcher aux incrédules (*κηρυσσειν, εὐαγγελιζειν*). L'apôtre saint Paul tranche nettement la question quand il dit : « J'ai dépouillé les autres églises en recevant d'elles *un salaire* pour votre service. (2 Cor. XI, 8.) Il est bien connu toutefois, que les Frères ne refusent pas une allocation, mais à condition qu'elle ne soit pas stipulée. Les églises libres nous semblent suivre à cet égard *une marche plus scripturaire*, si du moins nous pouvons en juger par de simples analogies. Notre Seigneur dit en effet : « L'ouvrier est digne de son salaire, » c'est-à-dire qu'il mérite de recevoir une certaine somme fixe et non celle qui dépend du bon plaisir du maître. Paul dit aussi : Qui est-ce qui va à la guerre à ses propres dépens ? Or, le soldat reçoit aussi une solde réglée, et ailleurs : « Qui est-ce qui plante une vigne et n'en mange pas aussi le fruit ? » Souvent le propriétaire d'une vigne l'affermait pour une somme déterminée. Il suffit d'un simple coup d'œil pour juger que l'idée ultra spiritualiste des Frères sur ce sujet, comme sur bien d'autres, est dénuée de fondement.

III. Si, de leurs théories ecclésiastiques, nous passons à leurs doctrines particulières, nous verrons jusqu'à quel point elles s'éloignent de la théologie de la réforme. Ils conçoivent, par exemple, la justification sans tenir compte de l'idée de l'imputation de la justice de Christ à son peuple. En admettant qu'il a souffert sur la croix pour nos péchés, *ils nient que sa vie entière soit une expiation*. Ils demandent pourquoi nous limitons toute son obéissance à l'accomplissement de la loi, sans considérer que cet accomplissement n'est pas autre chose qu'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée. C'est l'ensemble de la vie du Sauveur qui réalise

cette obéissance par laquelle « plusieurs sont rendus justes. » (Rom. V, 9.) Il ne s'agit pas seulement d'une soumission à la souffrance, comme le pensent les Frères, mais d'une obéissance à la loi par opposition avec la désobéissance d'Adam à cette même loi. Ils nous rappellent que la justice en vertu de laquelle Dieu nous reçoit est une justice sans la loi et que nous ne sommes point sauvés par les œuvres. Mais il est facile de voir que les œuvres et l'obéissance qui sont exclues ici en matière de justification, ce sont *nos* œuvres et *notre* obéissance et non celle de Christ. Ils allèguent aussi que la loi ne demande pas à la fois la mort et l'obéissance et que si Christ est mort pour nous, l'obéissance n'était pas nécessaire pour notre salut : mais ici, ils confondent la sanction de la loi qui est la mort, avec les exigences de la loi qui ne sont autres que l'obéissance. Ils ajoutent que si la vie de Jésus a la valeur d'une expiation, nous sommes par là même dispensés de l'obligation d'obéir ; mais nous pourrions leur répondre très pertinemment qu'eux aussi sont dispensés de souffrir parce que Jésus a souffert. En un mot, si Christ n'a pas obéi à la loi à notre place, nous ne voyons pas pourquoi il ne serait pas directement descendu du ciel pour souffrir le supplice de la croix, en s'épargnant trente années d'humiliations et de douleurs.

C'est dans le but de saper la doctrine de la valeur expiatoire de la vie de Christ que les Frères ont ressuscité la vieille hérésie monophysite de l'humanité céleste de Jésus-Christ. Ils en parlent comme de l'homme céleste, expression qui n'est aucunement biblique, et soutiennent que c'est « une grossière erreur de supposer que l'incarnation implique la condition du premier homme, déchu ou innocent, » proposition qui signifie tout uniment que Christ n'a réellement point possédé une vraie nature humaine¹. Dans ce cas il n'aurait participé ni à la chair ni au sang de ses frères. Ils nient que son corps ait été mortel, et, dans cette vue, ils ont modifié plusieurs hymnes qui

¹ M. C.-H. Makintosh est le principal auteur de cette hérésie. Il a obligé son maître, M. Darby, à lui dire qu'il allait trop loin et qu'il devait rétracter des vues fausses ; mais il n'en continue pas moins à publier l'an-

en parlaient comme d'un corps mortel ; mais ils conviennent pourtant qu'il prit un corps capable de mourir et qui a réellement passé par la mort. M. Darby insinue que puisque nous croyons que le corps de Christ était mortel, nous ne croyons pas à la parfaite sainteté de son humanité ! On sent bien que cette négation de la nature humaine de Christ et de son obéissance à la loi pour nous tous n'a d'autre motif que le dessein arrêté de rejeter la justice imputée.

Les Frères ont récemment forgé une autre nouveauté, savoir : que les souffrances de Christ pendant sa vie n'ont pas plus de valeur expiatoire que sa vie d'obéissance. L'enseignement des réformateurs sur ce point a été, pour nous servir des paroles de Krummacher, « que Christ est notre substitut depuis le berceau jusqu'à la tombe, » que toutes ses souffrances ont été subies pour d'autres, que toutes ont eu un caractère expiatoire, que toutes étaient nécessaires pour accomplir notre rédemption. Mais les darbystes enseignent maintenant que ces souffrances, qui avaient pour cause l'amour de la justice, la sympathie la plus tendre et la prévision de l'heure suprême de Gethsémané, n'ont point la portée que nous leur attribuons. Selon eux, Christ n'a rien souffert de la part de Dieu jusqu'au moment de sa crucifixion. Mais quoi ! Dieu aurait-il donc abandonné le monde à lui-même pendant la vie de son Fils ? Ses souffrances n'ont-elles pas été préordonnées et voulues ? N'est-il pas écrit qu'il était convenable que « celui par qui et pour qui sont toutes choses, consacra par les souffrances l'auteur de notre salut et que le Christ apprit l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ? » Or, aucun de ces textes ne se rapporte exclusivement aux souffrances de la croix. On allègue que si Christ a souffert de la part de Dieu avant son supplice, il a dû se trouver vis-à-vis de Dieu dans le rapport actuel d'un pécheur, c'est-à-dire sous la malédiction et qu'en conséquence, il n'a pu être notre vrai substitut sur la croix. Mais ni dans sa vie, ni dans sa mort, il ne s'est trouvé avec Dieu dans

cien ouvrage, sans en modifier les expressions condamnées, sauf cependant à coller au volume sur une feuille de papier un petit nombre de restrictions.

un rapport ainsi entendu, car il a toujours été l'objet de l'amour du Père, et s'il n'en avait pas été ainsi, il n'aurait dans sa crucifixion offert aucun sacrifice.

M. Darby a imaginé aussi le dogme des *trois catégories de souffrances* de Jésus sur la croix. On nous dit, par exemple, que trois des heures de son supplice n'ont aucun caractère expiatoire, tandis qu'il en est autrement de celles qui sont comprises entre la sixième et la neuvième heure. C'est alors « qu'il fut sous le poids de la colère divine, mais cette colère il l'avait subie tout entière avant de quitter ce monde d'où il sortit avec une tranquillité parfaite, son œuvre étant si parfaitement accomplie, que la mort ne fut rien pour lui. » M. Dorman pense que l'on veut enseigner par là que l'expiation n'a point eu lieu par la mort, puisque « la mort n'est rien, » mais par les trois heures expiatoires dont nous avons parlé. Un des Frères nous dit aujourd'hui : « Ce n'est pas l'acte simple quoique précieux de la mort de Christ, qui constitue proprement l'expiation, » comme si les plymouthistes voulaient séparer cette mort de l'expiation elle-même, contrairement aux écrits sacrés qui nous enseignent qu'elle a eu lieu par l'effusion du sang¹. Il y a deux cents ans, un puritain parlant des antinomiens de son temps disait : « Un Christ crucifié est à leurs yeux une chose mesquine et charnelle. » La dernière phase du darbyisme nous prouve cette singulière périodicité de l'hérésie antinomienne. « Un pas de plus, dit M. Harris, et l'expiation pourrait bien être reléguée dans le sentiment intime du

¹ L'auteur d'une brochure intitulée *Citations et remarques, etc.*, nous dit que « la théorie de l'expiation contenue dans le traité qui se rapporte à une troisième catégorie de souffrances de Christ dites « non expiatoires, » est la suivante : L'expiation a été exclusivement opérée par l'acte de « boire la coupe, » c'est-à-dire lorsque Christ fut « abandonné de Dieu. » C'est à ce moment seulement qu'il se trouve être le vrai substitut des pécheurs. Sa mort a été une affaire subséquente. M. Dorman dit avec raison que cette tentative d'assigner aux diverses périodes des souffrances de Christ sur la croix l'accomplissement de buts divers dans le conseil de Dieu, constitue un abandon complet du témoignage de l'Écriture, et une sorte de dissection d'un acte que les apôtres nous présentent comme parfaitement un.

Christ au lieu de reposer sur la mort de la croix. » Sans doute que tout chrétien repoussera avec horreur des enseignements aussi profanes que contraires à l'Écriture.

Un autre point à signaler dans leur doctrine, c'est la *justification dans le Christ ressuscité*, idée qui repose sur une fausse interprétation du passage « livré pour nos offenses et ressuscité à cause de notre justification. » On trouve cette doctrine enseignée dans un traité de M. Stanley. L'auteur parle de la mort de Christ comme expiatoire et de sa résurrection comme justifiante ; mais ce passage enseigne expressément que sa mort résulte de ce qu'il a pris sur lui nos péchés ; et sa résurrection, de l'accomplissement de la propitiation qui nous procure le pardon et la paix. Sa résurrection fut la preuve éclatante qu'il avait subi toute la peine que nous avons méritée. Selon M. Stanley, nous sommes dans une condition de justice actuelle et rendus actuellement justes en Christ ressuscité. Mais Paul nous dit que nous sommes justifiés quoique méchants (Rom. IV), que nous sommes justifiés par le sang de Christ ; et M. Stanley, que « rien ne peut nous justifier sinon la résurrection de Jésus. » L'Écriture attribue uniquement notre justification à l'œuvre expiatoire de Jésus-Christ sur la terre et non pas à notre union avec lui dans sa résurrection. M. Mackintosh enseigne que Christ a pris par sa résurrection une vie nouvelle et que le péché attaché à la vie qu'il a sacrifiée comme notre justice, s'attache à la vie glorifiée qu'il possède actuellement. Mais nous, nous disons : Christ a ressaisi la même vie qu'il a sacrifiée ; la même vie, quoique dans de nouvelles circonstances, comme il nous le déclare lui-même : « Je laisse ma vie pour *la* reprendre ; » et si la justice ne se rattache pas à la vie qu'il a sacrifiée sur la croix, il ne saurait y avoir d'expiation.

Des vues fausses sur la croix ont pour conséquences des vues fausses sur la condition de celui qui est justifié. M. Stanley dit : « Mon vieil homme peut n'être pas justifié ; mon nouvel homme en Christ ne saurait être condamné ; c'est dans ce principe béni de la résurrection que je suis justifié et que je possède une vie justifiée. » Mais l'Écriture ne parle nulle

part de la justification du vieil homme, ni de celle du nouvel homme ; elle ne parle pas davantage d'une vie justifiée, mais elle parle de personnes justifiées, de croyants justifiés, même pendant que le péché est encore en eux. Nulle part Dieu ne dit, avec le langage mystique des Frères, que Dieu ne connaît le chrétien qu'en tant que celui-ci se trouve dans le nouvel homme, car Dieu certainement souffletait Paul en tant qu'il était dans le vieil homme ; et d'ailleurs ses répréhensions, ses avertissements, ses châtiments prouvent qu'il trouve encore chez le croyant la présence du vieil homme¹. Si leur théorie était vraie pourquoi nous serait-il commandé de mortifier ce qui a cessé d'exister. Il ne sert de rien de citer un passage comme celui-ci : « Vous avez rejeté le vieil homme avec ses œuvres et revêtu le nouvel homme, » à moins que l'on n'affirme que par là les saints sont entièrement dépouillés du péché. Les Frères pensent que le vieil homme n'est ni changé ni changeable, bien que l'apôtre dise : « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature, etc. » En pratique, ils nient l'œuvre sanctifiante du Saint-Esprit, puisque, selon eux, le vieil homme ne peut s'améliorer et que le nouvel homme ne peut pécher. Ils nous parlent aussi sur un ton mystique de

¹ Les Frères agissent en vertu de l'idée qu'ils sont exempts de péché, car ils refusent de les confesser. Un Frère nous dit : « J'en ai entendu des centaines prier un grand nombre de fois, et je ne me souviens pas de les avoir jamais entendus confesser leurs péchés. Ils rejettent l'usage de l'oraison dominicale parce qu'ils n'ont pas à demander pardon de péchés qui ont été pardonnés il y a dix-huit cents ans. Mais ils confondent sans raison le pardon et l'expiation, qui n'est pas le pardon, mais qui en est le fondement. Nous avons entendu parler d'une vieille dame qui ne voulait ni lire sa Bible, ni prier du tout, sous le prétexte que le Seigneur avait tout fait pour elle. — Les Frères n'ont pas de place dans leur système pour la doctrine de la repentance. Les paroles de M. Duncan sur ce sujet sont assez significatives. « Les Frères n'aiment pas Rom. VII. Si un croyant ne pèche pas, tant mieux ; mais s'il pèche et ne s'en soucie pas, est-ce bien ? Quand Noé s'enivra et que David commit adultère, n'eurent-ils plus à s'en inquiéter ? Je ne sais ce qu'ils font de la repentance. Vous n'avez pas à vous repentir avant de croire, c'est de croire qu'il s'agit tout d'abord ; vous n'avez pas à vous repentir après avoir cru, car ce serait un manque de foi. »

leur vie qui n'est pas ici-bas, mais qui est là-haut avec Christ. Sans doute que nous sommes assis dans les cieux en espérance avec Christ qui nous y représente ; mais est-ce une raison pour oublier que nous avons une existence personnelle sur la terre distincte de ce rapport représentatif ? Nous avons connu un Frère qui poussait si loin l'idée de l'unité de Christ et du croyant, qu'il prétendait ne pouvoir se casser la jambe parce qu'il avait été prédit de Christ « qu'aucun de ses os ne serait brisé. » Un autre parlait avec une telle onction de son unité avec Christ, qu'on lui demanda : Mais qui donc est le berger et qui la brebis ? Un pareil mysticisme qui ne se maintient que par la suppression des épîtres aux Romains et aux Galates est des plus dangereux et ne saurait manquer d'ouvrir la porte à d'autres idées non moins étranges.

Après avoir nié la valeur expiatoire de la vie de Christ, il n'est que logique de nier que les croyants soient obligés envers la loi. Ce n'est plus la loi qui devient leur régulateur, c'est la *vie ressuscitée de Christ*, et comme le dit M. Darby : « Le Seigneur Jésus nous place non sous la loi, mais dans la résurrection et avec lui ressuscité. » Ils prétendent suivre maintenant la loi nouvelle et plus élevée de l'amour ; mais ils semblent oublier que l'amour a toujours pour objet l'accomplissement de la loi dont il est le parfait résumé. Paul enseigne que l'amour est le principe de notre obéissance à la loi. Celle-ci me dit ce que j'ai à faire et l'amour me presse de le faire. Les Frères confondent le mobile avec la règle. On a beau dire que les dix commandements sont une règle très imparfaite pour les chrétiens ; toujours est-il que Jésus ne nous a jamais ordonné un plus grand amour que celui que prescrit la loi, bien qu'il ait multiplié pour nous les modes de sa manifestation. Le passage : « Vous n'êtes plus sous la loi mais sous la grâce, » n'est point contraire à la loi comme règle de conduite pour les croyants, attendu que l'apôtre veut dire qu'ils ne sont plus sous la sentence de condamnation que prononce la loi. L'interprétation des Frères est ici un non sens, car la grâce n'est pas une règle, mais ce qui nous rend capables d'obéir à la règle. M. Darby soutient que la loi ayant été faite pour les

juifs et non pour les païens, ne regarde pas les chrétiens sortis du paganisme. Mais alors, pourquoi saint Paul (Rom. XIII, 8, 9) les exhorte-t-il à accomplir les commandements de la loi ? Les gentils ne sont-ils pas eux aussi « la semence d'Abraham ? » Les Frères n'ont jamais expliqué d'une manière satisfaisante les passages qui nous montrent Christ venant non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir, passages qui nous représentent l'Évangile comme une consécration de la loi. Ils prétendent que Christ l'ayant accomplie, notre union avec lui nous dispense de l'accomplir à notre tour. Nous répondons que si nous n'avons pas à l'accomplir en vue de notre justification, l'obéissance de Christ à cette même loi ne dispense personne de s'y soumettre, pas plus que ses souffrances et sa mort ne nous exemptent de nos souffrances et de notre mort personnelles.

Il est facile de voir que l'idée darbyste de l'unité avec Christ ressuscité a produit son effet logique, savoir : non-seulement la dispense de l'observation de la loi, mais comme nous l'avons vu, l'exemption du péché lui-même, d'où résulte le dogme orgueilleux d'une perfection exempte de tout péché. Cependant l'apôtre Jacques, en parlant à des croyants, leur dit que par la loi même ils sont convaincus d'en être les transgresseurs ; et Paul se représente comme « n'étant pas sans loi par rapport à Dieu, mais sous la loi de Christ, » au moment même où il déclare qu'il n'est pas « sous la loi, mais sous la grâce. » Il résulterait de là que, pour les Frères de Plymouth, les apôtres ne seraient que des légalistes au premier chef.

Nous ne voulons pas discuter ici les théories des Frères sur les dispensations de Dieu, bien que ces théories aient eu une influence marquée sur leur idée de l'église et toute leur constitution ecclésiastique. Nous ne toucherons qu'un ou deux points relatifs à l'église elle-même. Ils soutiennent qu'elle *n'a point existé avant la Pentecôte* et en excluent les saints de l'ancienne alliance. Ils définissent l'église : « l'unité actuelle et vivante des chrétiens avec Christ et des chrétiens les uns avec les autres, de ceux qui, depuis la résurrection de Christ, sont formés à cette unité par le Saint-Esprit descendu du ciel. »

IV

Après ce compte rendu des doctrines des Frères de Plymouth, il nous semble nécessaire de présenter quelques remarques générales sur le caractère du système et d'en fixer la tendance inévitable. A première vue, on s'étonne qu'il ait eu tant de prise à une époque aussi éclairée. Mais il faut se souvenir qu'il prit naissance dans un moment où se manifestait chez les chrétiens un profond désir de vie spirituelle, un besoin senti de s'affranchir des entraves du cléricalisme.

En Angleterre on se trouvait si dégoûté d'un corps sans âme, qu'on aurait volontiers mis à sa place une âme sans corps. De plus, les Frères furent assez heureux pour réunir les meilleurs éléments de toutes nos églises, car ceux qui jusqu'ici ont soutenu la réputation de la secte par leur savoir, leur éloquence et leur piété, furent instruits et convertis dans nos églises. Il n'y a pas un seul homme éminent que le plymouthisme puisse citer comme formé au sein du système. On doit rappeler aussi que la force des Frères repose tout entière sur leurs principes négatifs. Il était difficile de les attaquer dans une position qui était à la fois nouvelle et plausible ; il était en même temps difficile de défendre les systèmes en cours contre une stratégie dont le but était de prouver que le mal existant avait pour première cause les institutions elles-mêmes. Décidés à désorganiser et à détruire, les Frères ne cessaient de répéter que les églises avaient tort en toutes choses, tort dans leur formation, tort dans le ministère d'un seul, tort dans leurs divisions, tort enfin dans la doctrine et la discipline. Mais lorsqu'il fut pour eux question de reconstruire, la force leur fit défaut à leur tour. Ils commencèrent leur carrière avec un assortiment de doctrines tirées pour la plu-

part des vieux ouvrages des sectaires de l'époque de Cromwell, ajoutées à quelques lubies plus modernes empruntées aux irwingistes, aux walkerites et même au docteur Newman¹. Loin de se dégager de ces opinions erronées, ils ont entassé hérésies sur hérésies et se sont de plus en plus écartés de la théologie de la réforme². Le côté ecclésiastique de leur système se rapproche maintenant du romanisme et le côté doctrinal du rationalisme. Bien qu'il n'y ait rien de plus hostile en apparence que le plymouthisme et le romanisme, leur tendance offre cependant une frappante analogie. Le langage des deux systèmes se ressemble autant que leurs prétentions exclusives. Si le docteur Manning dit qu'il n'y a « qu'une Eglise de Dieu sur la terre, » M. Darby nous parle « d'une seule assemblée de Dieu sur la terre ; » il s'arroge le droit d'excommunier de l'église, c'est-à-dire de celle qu'il représente, tous ceux qui ne font point partie de son étroite communauté. Tous deux considèrent l'unité de l'organisation extérieure comme essentielle à l'idée de la vraie église. Si le

¹ C'est le docteur Newman qui a fourni à M. Stanly les expressions qui entrent dans le titre de son traité sur la *Justification en Christ ressuscité*. Un jésuite, Pierre Lambert, a donné l'idée du ravissement mystique des saints. C'est aux monophysites que M. Makintosh a emprunté sa théorie de l'humanité céleste ; Walker a suggéré l'idée de l'assemblée de Dieu réunie autour de la personne de Christ sur la base de Math. XVIII, 20, et Irving a imaginé l'idée étrange que c'est un péché de demander le Saint-Esprit. L'ouvrage d'Edwards, intitulé *Gangrène*, nous présente une liste d'hérésies de l'époque de Cromwell, qui rappellent celles des frères de Plymouth, telles que : la loi n'est pas une règle pour les croyants ; tous les saints ont droit au ministère ; la doctrine de la repentance est funeste aux âmes ; les croyants n'ont pas à demander pardon de leurs péchés ; la sanctification est imputée et n'est pas progressive ; les croyants n'ont rien à faire pour se préserver eux-mêmes du péché, Dieu prendra soin d'eux ; ils ne doivent pas se joindre aux prières quand des méchants sont présents, etc. Ainsi le plymouthisme, avec toutes ses prétentions à des vérités d'un genre élevé au-dessus des systèmes, n'est en définitive qu'un mélange d'erreurs surannées et mises au rebut.

² M. Spurgeon dit : « Quelque amour et quelque respect que j'aie pour plusieurs membres de cette secte, je ne puis pourtant m'empêcher de dire : Dieu seul sait ce qu'ils enseigneront demain, car ils semblent abandonnés à l'orgueil d'une imagination fertile à produire des erreurs sans nombre. »

romanisme exalte l'eucharistie, les Frères mettent la sainte cène au-dessus de la prédication. Nous sommes tout à fait d'accord avec M. Groves quand il fait observer que le darbyisme n'est qu'une autre forme du mouvement ritualiste de la haute église, moins grossier sans doute, mais non moins réel. Le plymouthisme, comme la haute église, a fourni des recrues au catholicisme. La marquise de ***, aujourd'hui ardente catholique, était jadis une sœur de Plymouth ; une autre dame, sortie du milieu des Frères, a fondé un couvent qu'elle a doté de toute sa fortune et nous pourrions citer encore d'autres cas remarquables de conversion.

Il est à peine besoin de dire que le plymouthisme a complètement échoué dans ses efforts pour fonder une église pure ou mettre fin aux fractionnements. Les Frères ont abandonné toutes les églises pour réaliser l'unité d'un corps ; mais ils se sont divisés eux-mêmes, assemblée contre assemblée, frère contre frère, pour former des partis dont chacun prétend représenter l'unité. Ils n'ont pas su voir que leur esprit séparatiste contenait le germe de leurs futures divisions. C'est à peine si une secte de cette sorte a pu tenir, il y a deux siècles, cinquante années de suite. Les causes qui ont ruiné les congrégations des Sandeman, des Haldane, des Walker et des Kelly, ne manqueront pas non plus d'exercer leur effet destructeur sur le plymouthisme.

Jamais système religieux ne s'est trouvé plus décevant que celui-là pour le gros de ses disciples, soit sous le rapport moral, soit au point de vue spirituel. Ceux qui ont été attirés dans leurs assemblées par « l'escalier dérobé » ont été dans bien des cas fort heureux d'en être sortis pour publier ensuite le triste récit de leur captivité. L'un d'eux nous dit : « Séduit par l'apparence de leur profonde piété, je me suis rendu au milieu d'eux, et bien que je n'y sois demeuré qu'un peu plus de six mois, j'en ai eu assez. Jamais je n'ai vu chez des chrétiens une intolérance et un bigotisme pareils, un déni plus prononcé du droit d'exercer son jugement, une oppression plus complète. » Le plymouthisme exerce sur ses disciples un despotisme spirituel intolérable et réduit les âmes simples et

timides sous le joug de toutes les lubies, de toutes les pointilleries des conducteurs. Si quelqu'un essaie de résister à l'oppression, sa tentative est bientôt réprimée. Le système semble être tout amour et spiritualité, mais on ne saurait concevoir ce qu'il recèle d'amertume, de satire et de mépris. Si nous voulions accumuler les témoignages que les Frères se rendent mutuellement, nous aurions un triste commentaire à présenter sur cette charité « qui ne pense point le mal. » Rien d'étonnant que leurs meilleurs esprits, tels que Trégelles, Newton et Hall aient abandonné le système, fatigués qu'ils étaient des querelles de partis. Le révérend Trench, membre du clergé irlandais, nous parle de onze de ses confrères qui avaient abandonné l'église d'Angleterre. « C'étaient, dit-il, des hommes de piété et de talent, qui tous passèrent au darbyisme ; cependant six d'entre eux le quittèrent pour l'irwingisme. Trois ont persévéré dans le darbyisme et deux sont revenus à l'église, mais paralysés à jamais dans leur action. Un autre, ne sachant comment revenir à l'église d'Angleterre, n'appartient aujourd'hui à aucune église, mais il a soin d'avertir les autres de demeurer où ils sont. » C'est un fait singulier qu'un homme une fois placé sous l'influence des Frères, alors même qu'il réussit à leur échapper, ne retrouve plus son utilité première. Nous en trouvons la confirmation dans la vie du missionnaire baptiste Judson par le docteur Bonnar. « Ils ont jeté le grapin sur le pauvre Major et l'ont entièrement annulé quant à son utilité dans ce monde. Dois-je vous exprimer franchement mon opinion sur ce sujet, au risque de me faire taxer de bigotisme ? Quand l'ennemi des âmes trouve un chrétien assez sevré de l'amour du monde pour échapper aux tentations grossières qu'il peut offrir, il endosse le vêtement de brebis du plymouthisme, et en désespoir de cause il jette son veto sur l'activité de cet homme au grand détriment de milliers de personnes auxquelles il aurait pu être utile. »

Mais peut-être que l'aspect le plus défavorable sous lequel se montrent les Frères, c'est leur refus d'établir des missions indépendantes en pays étrangers. Loin de s'adresser aux masses païennes, ils construisent sur le fondement d'autrui et se

recrutent aux dépens des troupeaux recueillis à grand'peine dans la bergerie. Leur conduite devient doublement inexcusable, lorsque nous les entendons alléguer hardiment qu'ils ne sont, comme corps, nullement responsables envers les incrédules. Ils n'ont jamais songé, dit M. Denett, à envoyer un missionnaire parmi les païens et l'auteur de *l'Exclusivisme dévoilé* nous dit : « On n'a jamais vu un exclusiviste pur traverser un isthme ou un détroit pour annoncer l'Évangile où le nom de Christ n'avait jamais été prononcé ; en revanche, ils courent les mers et les terres pour faire des prosélytes. » Aux premiers jours du système, M. Groves se rendit à Bagdad, mais M. Darby ne songea jamais à évangéliser les païens ; et si la cause des missions avait été remise à son zèle, l'église chrétienne n'aurait pas certes à se réjouir des conquêtes de l'évangile aux Indes, en Chine, à Madagascar ou dans l'océan Pacifique. Leurs théories prophétiques paralysent tout effort missionnaire. « Ils ne croient pas aux promesses que Dieu a faites à son peuple ; ils ne croient pas à une organisation de l'église ; aussi, ceux qui tombent sous leur influence sont-ils comme des brebis qui n'ont point de berger. » Et partout où sur le continent, en France, en Italie ou en Espagne, une forte secousse a été imprimée aux masses catholiques par les travaux des Vaudois ou des sociétés évangéliques, les Frères de Plymouth, flairant de loin leur proie et l'œil sur chaque réveil, s'en vont semant la discorde parmi ces nouveaux convertis, déclarant impures toutes les communions, de sorte que grâce à leur ministère essentiellement papiste, ils ont bien souvent rejeté les nouveaux convertis au sein du catholicisme ou les ont fait entrer dans les serres chaudes de leur communauté. Ce sont eux qui publient en Italie les plus insolents manifestes contre les autres corps et proclament qu'eux-mêmes sont aussi éloignés du protestantisme que de la communion romaine. Malgré cela, ils se voient soutenus dans cette guerre impie par l'argent de chrétiens anglais que captivent leurs prétendues voies spirituelles et leur zèle contre l'erreur. Leur intolérance mériterait certes de ne pas rencontrer une semblable sympathie.

L'histoire ecclésiastique ne nous permet pas cependant de croire à un long règne du plymouthisme, d'un système qui s'appuie non sur l'amour de la religion mais uniquement sur l'aversion et l'opposition à d'autres églises. En général toute aberration religieuse disparaît dans le siècle qui l'a vue naître. Elle finit par produire quelque hérésie éclatante qui ramène sur la bonne voie et rappelle à ceux qui l'oublient qu'un christianisme sans ordre et sans autorité n'est que le rêve d'un enthousiaste. Ce que nous avons à faire, c'est de faire notre profit du mal accompli. De même que les épidémies atteignent surtout les constitutions affaiblies, de même aussi les succès du plymouthisme sont dus à la faiblesse des églises. Elles ne résisteront efficacement à l'erreur qu'à proportion de la réalité de leur vie religieuse. C'est bien plus au sein de l'église établie qu'aux dépens des dissidents qu'il a surtout opéré ses conquêtes. Ce fait peut être attribué aux tendances ecclésiastiques très marquées, aux usages stéréotypés et aux formalités religieuses si froides de l'épiscopat. Si le christianisme anglais en général avait eu quelque chose de plus théologique, il aurait mieux résisté à l'invasion du plymouthisme. Les études se portent trop exclusivement sur l'exégèse biblique ; on semble redouter une exposition scientifique de la vérité par une crainte excessive d'offenser la piété ou d'étouffer le sentiment religieux. Mais la théologie systématique est tout simplement l'exposé des faits et des principes qui sont à la base de la religion, de leurs relations mutuelles, et du but auquel ils tendent. Une piété qui perdrait à se voir mise à l'épreuve de vérités logiquement ordonnées serait une piété ou malade ou manquée, car c'est de la conception intelligente de la vérité que l'activité du sentiment tire toute son énergie. Nous sommes fiers des monuments exégétiques élevés par la piété des théologiens anglais, ils ont cependant encore à acquérir les richesses et l'esprit rigoureux de l'enseignement théologique. C'est là ce qu'une saine exégèse leur permettra de faire, s'ils consentent à y appliquer leurs hautes facultés. Ils pourront alors jeter dans le débat la vérité présentée sous de nouveaux aspects, la soutenir par de nouveaux

arguments et l'approprier à une opposition nouvelle dans sa forme. Ils feront subir à la religion du pays une sorte de transformation et lui donneront cette sobriété et cette vigueur propres à mettre notre peuple à l'abri des excès du fanatisme.

ERRATA

Page 268, lignes 24 et 25, *au lieu de* : et que le péché attaché à la vie qu'il a sacrifiée comme notre justice, s'attache à la vie glorifiée.... *lisez* : et que le péché s'attache à la vie qu'il a sacrifiée, comme notre justice s'attache à la vie glorifiée.

Même page, ligne 34, *au lieu de* : Mon vieil homme peut n'être pas justifié, *lisez* : Mon vieil homme ne peut être justifié.
